N° 1066. VENDREDI 16 DÉCEMBRE 1864. 9me année.

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS-LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 15 décembre 1864.

### BULLETIN.

La préoccupation du jour est la pétition adressée par un grand nombre de négociants de Paris pour la fixation permanente du taux des escomptes de la Banque de France. On dit que des exemplaires de cette pièce vont être envoyés dans les départements pour y recevoir l'adhésion des intéressés.

Les lettres de Rome du 9 disent qu'il n'y aura décidément pas de consistoire aux fêtes de Noël. On assure que le Pape avait résolu d'envoyer des passeports au chargé d'affaires de Russie, M. le baron de Meyendorff : on aurait renoncé à ce projet mais il aurait été décidé que ce diplomate ne serait plus reçu au vatican.

On mande de Turin : Le ministre des finances a annoncé aujourd'hui au Sénat que le parlement resterait probablement ouvert pendant les deux premiers mois de l'année prochaine, et qu'il aurait ensuite de longues vacances, pendant lesquelles on opérerait le transfert de la capitale, qui doit être terminé dans le courant de mai 1865.

On mande de Constantinople que la Porte accepte la proposition qu'elle avait repoussée jusqu'à présent de la formation d'une commission des grandes puissances pour mettre la police du Danube sous le contrôle international.

On écrit de Mexico à l'*Agence Bullier* :

« La poursuite des bandes juaristes continue au Mexique. Une dépêche de la Vera-Cruz fait connaître que nos troupes ont occupé la ville de Mazatlan. Le débarquement des légions au service de l'empereur Maximilien a commencé et se poursuivra au fur et à mesure de l'arrivée des bâtiments de transport. »

On écrit de Berlin à l'*Agence Havas* :

« La défaite que viennent de subir les États secondaires dans la question de l'exécution fédérale, commence à porter ses fruits. Le nouveau ministre des affaires étrangères du jeune roi de Bavière, M. Von der Pfordten, a convoqué à Munich des conférences ministérielles auxquelles ont été invités les gouvernements dits de Wurzbourg. Le but avoué de ces États est de se mettre d'accord sur une politique commune à suivre vis-à-vis des grandes puissances, c'est l'établissement d'un troisième centre de politique active. On comprend que les gouvernements de Munich, de Dresde, de Stuttgard, soient exaspérés de se voir abandonnés par le comte de Mensdorff, mais ce qu'il est plus difficile de comprendre, c'est qu'ils puissent espérer qu'une ligue, capable d'une politique énergique, résultera de conférences diplomatiques pareilles. Sur ce terrain, les deux grandes puissances ont des intérêts identiques ; elles ne peuvent permettre l'émancipation des États secondaires. »

J. REBOUX.

---

On écrit de New-York, le 29 novembre, au *Moniteur* :

« On n'a toujours que des renseignements assez confus sur la situation militaire en Géorgie, dans l'Alabama et le Tennessée. Il paraît que dans son nouveau mouvement, Sherman a négligé Macon pour se porter sur Milledgeville, qu'il a en partie livrée aux flammes. La petite ville de Gordon, qui se trouve entre Macon et Milledgeville, a aussi été détruite, et les fédéraux se sont avancés jusqu'à Tromsboro, où ils ont détruit un pont jeté sur la rivière Ocouée. Pendant que les généraux Slocum et Kilpatrick accomplissaient ces faits de guerre, la colonne du général Howard atteignait Sparta, qui est située à 80 milles à l'est d'Atlanta. Il faut que le péril soit imminent en Géorgie et dans la Caroline du Sud, car les milices de ces deux Etats ont été mises sur le pied de guerre et appelées de suite aux armes. Les autorités locales se montrent fort émues de la marche de Sherman.

» A Richmond, au contraire, on affecte un grand calme et l'on s'accorde à regarder l'invasion de la Géorgie et de la Caroline du Sud comme une tentative désespérée. En effet, au lieu de rentrer dans le Tennessée après avoir perdu sa base d'opérations par suite des manœuvres de Hood et de Beauregard, Sherman a préféré se jeter au pays ennemi, à la recherche d'une nouvelle base d'opérations. S'il réussit à gagner la mer, sa témérité sera justifiée, il aura sauvé son armée et sa réputation ; mais s'il est arrêté dans sa course à travers une contrée soulevée contre lui et que la nature a rendue très facile à défendre, il est exposé à une ruine presque certaine.

» Quant à Beauregard, on ne sait s'il est à Corinthe ou à Macon. Le général Hood a marché sur Pulaski, et le général Thomas, qui l'attendait à Columbia, a dû se replier sur Franklin, petite ville située à 20 milles de Mashville, à la suite d'un mouvement du général Forrest qui menaçait de tourner ses positions sur le Duck-River. Breckenridge a fait essuyer un nouvel échec à Guillau, qu'il tient bloqué dans Kuexville, mais il n'a pu arriver à temps pour s'emparer du col de Cumberland (Cumberland Gap), qui est la clef du Kentucky, le général Burbridge l'a devancé et a occupé avec 3,000 hommes cette position importante.

» Les forces combinées d'Hood et de Forrest que Beauregard commande en chef, sont évaluées à 43.000 hommes dont 14.000 de cavalerie. Thomas peut avoir sous ses ordres 35,000 vétérans et 10,000 recrues, mais il reçoit constamment des renforts, et c'est sans doute pour les attendre qu'il s'est retiré jusque sous les murs de Mashville.

» En ce moment, le nord de l'Alabama, la Géorgie septentrionale et presque tout le Tennessée sont au pouvoir des confédérés. Il suffirait néanmoins d'une victoire de Thomas pour regagner le terrain abandonné dans ces trois Etats.

» Un nouvel incident vient de se produire dans l'affaire de la *Florida*. Ce navire a été abordé fortuitement et coulé bas dans la rade de Morfolk par un transport de la marine fédérale. »

---

Le correspondant de Londres de la *Epoca* lui transmet la nouvelle de la reconnaisance de la monarchie du Mexique par les Etats-Unis d'Amérique. Il y a longtemps que cette négociation est entamée. Le président Liucoln aurait voulu que l'Empereur Maximilien s'engageât à ne pas entrer en relation avec les États confedérés du Sud, qui avaient sollicité son alliance, et que la France, de son côté, s'abstint d'intervenir dans la question américaine. Ces assurances ont été données. L'Empereur Maximilien va annoncer son avènement au Gouvernement des États-Unis, et celui-ci enverra un représentant au Mexique.

---

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'*Agence Havas* nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Genève, 13 Décembre.

Aujourd'hui a eu lieu dans le batiment électoral, l'ouverture des assises fédérales. au milieu d'une affluence considérable. Il y a douze accusés radicaux et deux conservateurs. Les avocats les plus célèbres de la Suisse figurent, parmi les défenseurs des prévenus. Le procureur général a récusé tous les jurés genevois. Les accusés ont récusé de leur côté vingt jurés. Les familles des victimes ont demandé à se porter partie civile. La cour a décidé qu'elles pourraient le faire après le verdict. On entend M. Raisin avocat et témoin. M. Amberny explique la proclamation.

Turin, 13 Décembre.

Le ministre des finances a annoncé aujourd'hui, au sénat, que le parlement resterait probablement ouvert pendant les deux premiers mois de l'année prochaine, et qu'il aurait ensuite de longues vacances pendant lesquelles on opérerait le transfert de la capitale qui doit être terminé dans le courant de mai 1865.

Lisbonne, 14 Décembre.

Le ministre de la marine a donné sa démission. On assure que le ministre des travaux publics veut aussi quitter le ministère.

New-York, 2 décembre, soir,
(par le *Nova-Scotian*).

Le général fédéral Schofield mande que le corps de Hood a attaqué la ville de Franklin, le 30 novembre, mais qu'il a été repoussé avec une perte de 5.000 hommes. Schofield ajoute cependant qu'il a évacué Franklin dans la nuit et qu'il s'est retiré vers Nashville suivi par Hood. Une bataille était imminente.

D'après un télégramme de Grant, le *Richmond-Examiner* annoncerait que Sherman a passé la rivière Oconée et qu'il continue sa marche vers le littoral.

Beauregard et Johnstone sont à Augusta où de grandes forces confédérées sont concentrées.

New-York, 3 décembre.

Aucun avis nouveau n'est arrivé du théâtre de la guerre.

On mande du Mexique que les Français ont occupé la ville de Mazatlan, qui avait été préalablement évacuée par les juaristes.

Vienne, 13 décembre.

*Chambre des députés.* — M. Rechbauer présente une pétition ayant pour objet la mise en liberté de l'ex-dictateur polonais Langiewicz.

La Chambre autorise le gouvernement à percevoir les impôts actuels jusqu'à la fin de mars.

La question Rogawski est ensuite vidée conformément au projet de la commission en vertu duquel M. Rogawski est déclaré déchu de son mandat de député.

Southampton, 13 décembre.

La *Seine* est arrivée avec les malles des Indes Occidentales et du Pacifique et 1,289,865 dollars.

Les avis du Pérou annoncent la réunion du congrès sud-américain. Cette assemblée avait tenu une séance privée consacrée spécialement à l'examen des difficultés survenues entre l'Espagne et le Pérou. M. Centemo, secrétaire de légation, était parti pour les îles Chinchas avec des communications importantes pour l'amiral Pinzon, à qui l'on demanderait d'abandonner l'occupation de ces îles en se fondant sur le motif que leur saisie aurait été désapprouvé par le cabinet de Madrid. Le congrès aurait déclaré que le différend intéressait tout le continent sud-américain et que les Etats représentés dans l'assemblée prendraient des mesures communes pour défendre les intérêts américains contre l'Espagne. La réponse de l'amiral Pinzon n'était pas connue. On disait qu'il avait l'intention de maintenir l'occupation des îles Chinchas jusqu'à l'arrivée de nouvelles instructions de Madrid.

Constantinople, 13 décembre.

La Porte accepte la proposition qu'elle avait repoussée jusqu'à présent de la formation d'une commission des grandes puissances pour mettre la police du Danube sous le contrôle international.

Londres, 14 décembre.

Des nouvelles de New-York, 3 décembre,

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 16 DÉCEMBRE 1864

LES

# DEUX SŒURS

(*Suite*)

II

Tous ces événements s'étaient succédé avec tant de rapidité, que si Jeanne n'avait senti les cahots de la voiture qui la faisaient tomber tantôt sur un voisin, tantôt sur un autre, elle aurait pris tout ce qui s'était passé pour un rêve. Mais la réalité était là, dans un pli de cette grande lettre qu'elle ne quittait pas des yeux, et à laquelle on aurait dit que ses doigts étaient collés. La première journée du voyage se passa tristement ; Jeanne ne cessa de pleurer en pensant à tout ce qu'elle quittait, à cette pauvre Jacqueline qu'elle ne reverrait plus et que la terre allait recouvrir, elle que la jeune fille avait vue si prévoyante, si bonne pour elle. Elle pensait aussi aux filles du village avec lesquelles elle dansait le dimanche sous le grand chêne. Il n'y avait pas jusqu'à la vache qu'elle menait paître, jusqu'aux poules qu'elle nourrissait de ses mains, jusqu'à son vieux chien Brillant, qui sautait toujours de joie et courait à sa rencontre quand elle revenait des champs, qui n'éveillassent dans son cœur un triste regret. A mesure qu'elle s'éloignait de ces objets ils prenaient tous des dimensions plus grandes, plus vivaces ; toutefois, et en avançant dans sa route, ce passé, si charmant qu'il était, fit place à l'avenir qui l'attendait à Paris. Alors le sein de la fille des champs se gonflait, sa tête se relevait et, malgré elle, elle essayait des airs d'importance avec les voyageurs. Jeanne n'avait vu sa sœur de lait et sa véritable mère qu'une seule fois, il y avait dix ans de cela ; la baronne et sa fille séjournèrent une nuit au château d'Anthenay, et firent une visite à Jacqueline. Jeanne se rappelait le beau fourreau de taffetas rose que portait la petite Rosine ; elle se souvenait que cette même Rosine refusa d'embrasser Jeanne, en l'appelant petite paysanne, et disant qu'elle était trop sale et trop mal vêtue. Ces paroles étaient restées sur le cœur de Jeanne : A moi maintenant, pensait-elle, de faire la fière, de prendre ses belles robes de demoiselle et de lui donner mes jupes de paysanne. Cependant je serai bonne pour elle, comme me l'a ordonné M. le curé. J'en ferai ma servante, il faudra qu'elle m'apprenne à faire la dame ; moi, à mon tour, je lui enseignerai comment on trait les vaches, la manière de vendanger et de faire venir des petits poulets. Quant à sa véritable mère, la baronne de Polard, Jeanne se la rappelait très-peu. Honteuse de voir tant de belles dames, de beaux messieurs, de beaux laquais, la petite paysanne avait mis, ce jour-là, ses mains sur ses yeux et ne les avait ôtées que quand tout le monde avait disparu. Comme toutes ces pensées lui venaient pour ainsi dire à fleur de peau, et que son charmant visage prenait de si comiques et de si naïves expressions, elle amusait et intéressait à la fois tous les voyageurs ; un d'eux surtout, Gabriel. Fils d'un riche fermier des environs, il avait fait ses études à Paris, et ne connaissait de Jeanne qu'une seule chose, c'est qu'elle était la fille de Jacqueline et la nièce d'un nommé Valentin-Germain Duval, qui, né d'un des plus pauvres habitants d'Anthenay, avait réussi, à force de soins, de privations et d'aptitude au travail, à devenir un savant, et, à ce titre, le protégé d'un des princes de la maison de Lorraine. La manière ostensible avec laquelle Jeanne tenait la lettre remise par le curé, permit au jeune étudiant d'en lire la suscription.

« Vous vous rendez à l'hôtel de Polard ? demanda-t-il à Jeanne dans un moment où une montée ralentissait le pas des chevaux et permettait aux voyageurs de causer plus librement.

— Peut-être oui, peut-être non, répondit Jeanne qui, ne sachant pas lire, ne pouvait deviner comment ce nom de Polard se trouvait dans la bouche du jeune homme.

— Vous allez peut-être y entrer en condition ? répliqua l'étudiant en riant de la réponse ambiguë de Jeanne.

— Il ne faut pas se fier à l'habit...

— Je ne présume pas, reprit l'étudiant, que vous allez entrer dans cet hôtel comme dame châtelaine.

— Les derniers deviendront les premiers, selon l'Evangile, dit Jeanne si sèchement que le jeune homme cessa de rire et répliqua :

— C'est que vous ignorez, mademoiselle, qu'il s'est passé un grand événement dans cet hôtel, depuis quelques jours : je suis premier clerc chez le procureur de la famille de Polard, et mon patron m'a écrit, c'est même pour cela que je reviens en toute hâte à Paris, que Mme la baronne n'avait survécu que fort peu de temps à la perte qu'elle avait faite de son mari, et qu'elle venait de mourir. »

Jeanne poussa un grand cri, devint pâle et tremblante et, oubliant son rôle de dissimulation, s'écria : « Morte !... mortes toutes les deux ! Jésus, mon Dieu ! que vais-je devenir ? » puis elle fondit en larmes.

Emu de cette douleur, dont cependant il ne comprenait pas le vrai motif, Gabriel reprit :

« Mlle Rosine est très bonne, ma chère enfant ; tout le monde fait un grand éloge de cette jeune personne, et je suis certain qu'elle vous accueillera aussi bien que si sa mère vivait. D'ailleurs, n'êtes-vous pas sa sœur de lait, à ce que je me souviens ? Voyons, ne pleurez pas. Je connais beaucoup Mlle Gervaise, la femme de charge de Mlle de Polard, et, si vous le désirez, je vous recommanderai à cette dame qui, à son tour, vous recommandera à sa maîtresse. »

Le lecteur, qui connait la vérité sur Jeanne, comprendra sans peine l'espèce de froissement d'orgueil qu'éprouva la véritable héritière des Polard, en entendant un petit clerc de procureur lui offrir sa protection pour entrer chez elle ; elle répondit donc un « merci monsieur » si sec et si hautain, que le jeune homme piqué, à son tour, lui répliqua : « A votre aise, mademoiselle, » et ne lui adressa plus la parole jusqu'à leur arrivée à Paris. Alors seulement, et comme en descendant de voiture, à l'auberge du *Plat d'étain*, rue Saint-Martin, Jeanne s'informait d'un commissionnaire qui pourrait la conduire à sa destination, le jeune clerc, qui venait de recevoir du voiturier sa valise, se rapprocha d'elle :

« Mademoiselle, lui dit-il, nous suivons le même chemin, l'étude de mon patron est à deux pas de l'hôtel de Polard ; si vous voulez me suivre, je vous y accompagnerai. »

Jeanne acquiesça, par un signe de tête, à l'offre obligeante de son compagnon de voyage. Les émotions les plus diverses se livraient un combat à outrance dans le cœur naïf de cette ignorante fille des champs. Une seule idée la préoccupait, celle de dire à sa sœur de lait : va-t'en, cède-moi ta place, je suis ici chez moi ; mais le moyen de dire cela, c'était bien difficile, et Jeanne ne pensait qu'à ce moyen pendant le trajet de la rue Saint-Martin à la rue du Bac, et nous pouvons affirmer qu'elle ne l'avait pas trouvé, lorsque l'étudiant frappa à la porte d'un très grand hôtel, situé vers le milieu de cette rue. Il était alors cinq heures du matin. Personne ne paraissait levé, et les deux jeunes gens attendirent un moment avant que la porte s'ouvrit ; au deuxième coup on entendit les verroux se tirer de l'intérieur, et, peu après, le visage ridé d'un vieillard à demi-vêtu parut à l'ouverture de la porte.

« C'est vous, monsieur Gabriel ! dit le vieillard ôtant poliment le bonnet de laine brune qui couvrait son chef pelé ; quoi de nouveau ?

— Je n'ai pas le temps de causer, père Pichou, répondit l'étudiant ; voici la sœur de lait de Mlle Rosine, qui est venue du pays avec moi ; recommandez-la à Mlle Gervaise ; puis il salua Jeanne et s'échappa en courant. Jeanne suivit le père Pi-